

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 7 (1904)  
**Heft:** 30

**Artikel:** Allo !  
**Autor:** Foley, Charles  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253967>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 30

Supplément du Dimanche 24 juillet

1904

**ALLO!**

par CHARLES FOLEY

En sortant du cercle, je fis quelques pas sur le boulevard avec M. Mareux, homme de physionomie sympathique, quoique empreinte d'une sombre mélancolie et devant le bureau de poste, je lui dis :

— Je vous rejoins... J'en ai pour trois minutes au téléphone.

Il frissonna à ce dernier mot, et je vis sa main se crispier sur la pomme de sa canne. Quand je revins à lui, il me parut encore très nerveux et, pour rompre son mutisme inexplicable, je lançai banalement :

— Quelle invention merveilleuse que ce téléphone et quels services inappréciables nous rendent chaque jour les progrès de la Science !

— Vous trouvez ! — fit M. Mareux d'un ton de sarcasme amer. — Il me semble au contraire que la Science, loin de nous secourir, nous souligne ironiquement notre impuissance humaine et multiplie cruellement nos moyens de souffrance. Un exemple, ma propre épreuve, vous fera mieux saisir ma pensée et vous expliquera l'émotion douloureuse dont je vibre encore après plusieurs années révolues :

J'étais en vacances d'automne avec Louise, ma femme, et Marcel, mon petit garçon, dans ma propriété de Morade, maison achetée récemment au milieu de terres en friche et de bois, à trois lieues de Marseille.

Nanette, notre vieille servante, faisait le ménage et la cuisine. Blaise, un domestique dévoué, enchanté de revenir près de la ville où habitait sa mère, brave Marseillaise, remplissait les fonctions de jardinier et habitait un pavillon indépendant. Mon fusil en bandoulière et mes deux chiens sur mes talons, je me promenais tout le jour avec ma femme et mon bébé dans cette délicieuse solitude. Pour remédier à notre éloignement, j'avais fait établir, à mes frais, une ligne téléphonique qui me reliait au bureau

central de Marseille. Par là, chaque soir, de ma chambre à coucher, je me tenais au courant des affaires de mes usines de Paris.

Notre belle quiétude fut troublée par un avis de mon fondé de pouvoir : une démarche personnelle pouvait nous obtenir une importante commande du gouvernement. Il faisait si beau et Marcel se portait si bien que Louise se résolut de m'attendre à Morade.

Or, le soir de mon départ pour Paris, la pluie tomba lugubrement. La voiture de louage arrivée devant le perron, en face de l'immensité noire des landes et des bois, j'eus un serrement de cœur. Louise me rassura :

— Bah ! Tu ne sera absent que deux nuits. Nanette dormira près de ma chambre : Blaise a ton fusil et, du pavillon où il couche, il nous entend appeler ; les chiens sont d'excellente garde... Que pourrait-il nous arriver ?

Sa voix ne me parut pas très ferme. Je fus sur le point de renoncer au voyage, mais ma femme devina ma pensée :

— Tu n'es pas d'âge à te désintéresser des affaires. Il faut qu'à sa majorité notre fils trouve les usines en pleine prospérité. Nous pouvons par le téléphone causer à toute heure du jour. Pars, je te le répète : avec Blaise et Nanette, je ne crains rien.

J'eus honte de mes appréhensions. J'embrassai Louise, Marcel, et je partis.

Je passai, en chemin de fer, une nuit blanche. A Paris, je sautai hors du wagon et m'élançai vers la cabine téléphonique. La communication établie, j'entendis, nasillante et voilée, très douce tout de même, la voix de ma chère femme.

— Allô ! La nuit s'est bien passée, Louisette ? Tu n'as pas eu trop peur ?

— Si... un peu. Nanette surtout. Nous n'avons dormi

qu'au petit jour parce que... — ne va pas t'alarmer de cela ! — parce que Nanette a cru entendre des pas dans le jardin. Les chiens, restés par oubli à l'attache, ont longtemps aboyé ! Nous avons fini par ouvrir la fenêtre et appeler Blaise. Il a pris le fusil, lâché les chiens et fait le tour de la maison sans rien remarquer de suspect. Bébé, qui ne s'est douté de rien, le beau petit bonhomme, se réveille et m'appelle. Au revoir. Si tu as un moment, avant le diner, reviens me téléphoner.

A demi rassuré, je m'occupai activement de mon affaire et je ne fus libre de revenir au téléphone qu'à huit heures passées. Il me fallut appeler assez longtemps :

— Allô ! Allô ! Pourquoi tardes-tu tant, Louissette ? Qu'y a-t-il donc ?

Une chose à laquelle, ce soir, nous ne nous attendions guère. Les persiennes étaient déjà closes, les chiens détachés et Nanette dressait à Blaise un lit dans le vestibule afin de nous éviter les craintes de l'autre nuit, quand un gamin de la ville nous apporta une lettre pour prévenir Blaise que sa mère, soudainement au plus mal, le priait d'accourir tout de suite. Ce gamin inconnu est reparti hâtivement sans nous fournir plus de renseignements. Blaise a été bouleversé, car il adore sa mère.

Il ne voulait pas nous laisser seules avant le jour, mais son regard désolé exprimait trop combien cette attente lui coûtait. J'ai pensé que, si cette femme mourait cette nuit, je priverais le pauvre Blaise de l'embrasser une dernière fois.

J'ai vaincu son scrupule et l'ai décidé à partir. Il m'a promis de revenir ce soir même et, pour gagner du temps, de revenir en voiture. Je viens de pousser les verrous derrière lui, c'est pourquoi je l'ai fait attendre. Es-tu content de tes démarches ?

— Oui, mais parlons de toi. Tu n'aurais pas dû laisser Blaise s'en aller. Même avec une voiture, il ne sera pas de retour avant dix ou onze heures. Ma seule sécurité était de le savoir près de vous, et le voilà parti ! Et ce gamin qui se retire sans que vous songiez à bien vous assurer que la nouvelle était vraie ! Blaise, au moins, l'a-t-il laissé les deux chiens et le fusil ?

— Les deux chiens dorment, couchés sur le perron. Pour le fusil, Blaise a dû le poser dans le vestibule. Je m'en assurerai. Entends-tu Marcel qui est dans mes jupes et qui te crie bonsoir ? Tiens, écoute :

— Bonsoir, mon tit papa, bonsoir !

— Bonsoir, mes bons chéris ! je cours diner et je reviens.

Dehors, je me sentis obsédé de ce que ma femme venait de me dire. J'avais dissimulé mon anxiété de peur d'accroître les propres craintes de Louise, mais cette anxiété, à peine apaisée le matin, s'avivait cruellement de cette lettre inattendue, étrange, invraisemblable, qui éloignait le seul défenseur, le seul homme de la maison. Mon imagination en prit un tour si noir que, de retour à l'hôtel, je ne pus avaler une bouchée. Je me levai de table pour retourner au bureau téléphonique, mais mon fondé de pouvoir vint me donner un surplus d'indications, d'ailleurs fort nécessaire au succès de mon affaire. Je ne pus le congédier trop vite et il était fort tard lorsque je rentrais dans la cabine du téléphone. Mon cœur battait d'impatience et mes mains tremblantes faisaient vaciller

les tampons sur mes oreilles. Je fus quelques secondes avant de rien entendre.

— Allô ! Louissette, Allô ! Es-tu là ? Réponds-moi... je suis inquiet...

Je reconnus enfin sa voix, mais une voix basse, oppressée, toute blanche de terreur :

— Ah ! mon ami, depuis une heure nous sommes affolées. Je n'ai pas retrouvé le fusil. Ce ne peut être que ce gamin qui l'a volé en s'en allant. Blaise n'est pas rentré. On l'aura éloigné exprès... attiré dans quelque guet-apens. Je perds la tête... je n'ai plus de souffle tant j'ai peur ! Je crois entendre... dans le jardin... très loin... attends que j'écoute !

Penché sur la plaque, je ne respirais plus :

— Louissette, je t'en supplie, ne me laisse pas dans ce silence... Qu'est-ce que tu entends ?

— Ce sont les chiens qui grognent... les voici qui aboient... Ils aboient furieusement... ils courent vers le petit bois... ils se taisent, ils se taisent tout-à-coup... c'est un calme de mort... cependant... oui ! on dirait sur le sable de l'allée des pas sourds et furtifs... on dirait que des gens avancent vers la maison...

— Parle, parle, Louise, j'étouffe, je me sens devenir fou ! Qu'est-ce que tu entends encore, dis qu'est-ce que tu entends ?

— Plus rien... presque plus rien... Oh ! si, un petit grincement sournois et continu, comme un ciseau à froid qu'on glisse prudemment sous une persienne pour la forcer... la persienne cède... une vitre se brise... Oh ! que j'ai peur !

Je me mis à rugir dans l'appareil :

— Téléphone à Marseille, qu'on prévienne la police, les gendarmes !

— Comment veux-tu ? la ville est à trois lieues... on arrivera trop tard... et puis, j'en ne sais plus... je deviens folle...

— Fais du bruit... ou cache-toi, sauve-toi... Oui, c'est ça, prends le petit et sauve-toi !

— Je ne peux pas, je n'ai plus de force... ils montent, les marches craquent... ils sont dans le corridor... ils cherchent, ils tâtonnent... Marcel... Mon Dieu ! Viens ! A moi !... Au secours ! Au sec...

Ce furent deux petits hoquets d'indicible épouvante, puis un bruit vague, confus, une crépitation de sous indéfinissables, ensuite plus rien.

Alors, je sentis quelque chose craquer dans mon cerveau et je tombai à la renverse, en un vide infini.

Et haletant, comme s'il revivait cette souvenance terrible, M. Mareux acheva :

— Je vous renvoie à la *Gazette judiciaire* pour les détails du crime connu sous le titre sensationnel de la *Tuerie de Morande*. J'y perdis ma femme, mon enfant et mes deux serviteurs. Mais ce qu'aucun compte-rendu ne retracera, ce qu'aucune phrase n'exprimera jamais, c'est ce cauchemar inventé par la Science, c'est l'effroyable torture d'un homme qui, à cent lieues de distance, entend les cris désespérés de sa femme et de son fils qu'on égorge, sans pouvoir autre chose que hurler d'impuissance devant une tablette de bois !

Charles FOLEY.

